

## L'ORIGINE DES BERBÈRES

**Gabriel CAMPS**

*[Islam : société et communauté. Anthropologies du Maghreb, sous la direction de Ernest Gellner, les Cahiers C.R.E.S.M, Éditions CNRS, Paris, 1981.]*

Connus depuis l'antiquité pharaonique sous les noms de Lebu, Tehenu, Temehu, Meshwesh, les Berbères subsistent dans un immense territoire qui commence à l'ouest de l'Égypte. Actuellement des populations parlant le berbère habitent dans une douzaine de pays africains, de la Méditerranée au sud du Niger, de l'Atlantique au voisinage du Nil.

Mais cette région qui couvre le quart Nord-Ouest du continent n'est pas entièrement berbérophone, loin de là ! Aujourd'hui, dans cette région, l'arabe est la langue véhiculaire, celle du commerce, de la religion, de l'État, sauf dans la marge méridionale, du Sénégal au Tchad où la langue officielle est le français. Ainsi, les groupes berbérophones sont isolés, coupés les uns des autres et tendent à évoluer d'une manière divergente. Leur dimension et leur importance sont très variables. Les groupes kabyle en Algérie, Braber et Chleuh au Maroc représentent chacun plusieurs centaines de milliers d'individus tandis que certains dialectes, dans les oasis, ne sont parlés que par quelques dizaines de personnes. C'est la raison pour laquelle les cartes d'extension de la langue berbère n'ont pas grande signification. Le territoire saharien couvert par les dialectes touareg (tamahaq) en Algérie, Libye, Mali et Niger est immense mais les nomades berbérophones qui le parcourent et les rares cultivateurs de même langue ne doivent guère dépasser le nombre de 250 ou 300 000. Ils sont à peine plus nombreux que les habitants du Mزاب qui occupent dans le Sahara septentrional, un territoire mille fois plus exigu. Le bloc kabyle est dix fois plus peuplé que la région aurasienne, plus vaste, où est parlé un dialecte berbère différent.

En fait il n'y a aujourd'hui ni une langue berbère, dans le sens où celle-ci serait le reflet d'une communauté ayant conscience de son unité, ni un peuple berbère et encore moins une race berbère. Sur ces aspects négatifs tous les spécialistes sont d'accord... et cependant les Berbères existent.

### [Légendes antiques et modernes sur les origines des Berbères](#)

[Hercule et les calembours](#)

[Du Caucase à L'atlantide](#)

### [Les données de l'anthropologie](#)

[L'homo sapiens du Maghreb](#)

[Les protoméditerranéens capsians mangeurs d'escargots](#)

[La mise en place des paléo-berbères](#)

### [Les données linguistiques](#)

[Petit lexique](#)

[Quelques sites](#)

## LÉGENDES ANTIQUES ET MODERNES SUR LES ORIGINES DES BERBÈRES

### **Hercule et les calembours**

Rares sont les peuples comme les Berbères dont les origines ont été recherchées avec autant de constance et d'imagination. Dès la plus haute Antiquité, des récits circulaient dans les milieux savants et chez les mythographes sur les origines des habitants de l'Afrique. Le plus connu, parce que des générations de lycéens pâlirent sur les pages du *De Bello Jugurthino*, nous est rapporté par Salluste.

*La légende des origines perse et mède*

Les premiers habitants de l'Afrique furent, dit Salluste, les Gétules et les Libyens, gens grossiers et barbares qui se nourrissaient de la chair des bêtes sauvages ou de l'herbe des prés, à la façon des troupeaux. Plus tard, des Mèdes, des Arméniens et des Perses conduits par Hercule en Espagne, passèrent en Afrique et se mêlèrent, les premiers avec les Libyens,

les Perses avec les Gétules. Tandis que les Mèdes et Libyens, bientôt confondus sous le nom de Maures, eurent de bonne heure des villes et échangèrent des produits avec l'Espagne, les Gétules et les Perses condamnés à une vie errante, prirent le nom de Nomades. Cependant la puissance de ces derniers s'accrut rapidement, et sous le nom de Numides, ils conquièrent tout le pays jusqu'au voisinage de Carthage.

Cette légende, Salluste n'en revendique nullement la paternité ; il dit même qu'elle est contraire à la tradition la plus répandue (et que nous ne connaissons pas) mais qu'elle est, en revanche, admise par les indigènes. Il la rapporte d'après une traduction qui lui aurait été faite des livres puniques du roi Hiempsal (*libri punici qui regis Hiempsalis dicebantur*).

De la première époque, antérieure à Hercule, ou plus exactement Melqart, le dieu phénicien qui fut assimilé au fils d'Alcmène, Salluste donne le cliché habituel par lequel l'érudite moyen dépeint, à tort, les temps primitifs. Ces Libyens et Gétules, chasseurs et cueilleurs, sont bien évidemment des peuples de la Préhistoire que Salluste, ou plutôt Hiempsal, rejette dans les temps mythiques. Il nous faut cependant retenir l'existence de deux éléments de population dans l'Afrique la plus archaïque. Quel fait permettait d'établir cette distinction sinon une différence dans les genres de vie née elle-même des conditions géographiques et par conséquent de la localisation de ces peuples ? Or, de l'avis unanime des historiens anciens et modernes, les Gétules étaient des nomades dont on trouve les traces évanescents depuis les rives de l'Océan jusqu'au golfe des Syrtes. Pour les écrivains classiques, étaient généralement qualifiés de Gétules tous les nomades méridionaux distincts des Éthiopiens et des Garamantes. Les Gétules étant nomades on en déduit que les Libyens d'Hiempsal, ceux qui "eurent de bonne heure des villes" étaient les ancêtres des sédentaires.

Cette distinction élémentaire, et banale, avait été faite bien avant Hiempsal ou Salluste puisque le père de l'Histoire lui-même, Hérodote (IV, 181, 186, 191), après avoir décrit une longue suite de peuplades depuis l'Égypte jusqu'au lac Triton, précisait :

*"Je viens d'indiquer les Libyens nomades qui habitent le long de la mer. Au-dessus d'eux, à l'intérieur des terres, se trouve la Libye des bêtes sauvages... Mais au couchant du Lac Tritonis (c'est-à-dire au Nord étant donné l'orientation incorrecte attribuée à la côte à partir des territoires carthaginois) les Libyens ne sont plus nomades et n'ont plus les mêmes coutumes... ce sont des Libyens cultivateurs... Ils ont des maisons et sont appelés Maxyes".* Dans un raccourci assez simpliste mais exact, Hérodote oppose "la Libye orientale (où) habitent les nomades (qui) est basse et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton, et celle à l'occident de ce fleuve, habitée par les cultivateurs (qui) est très montagneuse, très boisée...".

Cette dernière phrase a une portée considérable car elle n'est pas applicable au seul territoire carthaginois du Sahel qui est particulièrement plat, mais à la totalité de l'Afrique du Nord, le pays de l'Atlas.

Le Triton qui s'identifie au golfe de Gabès est donc une limite géographique importante, particulièrement nette et précise dans l'esprit d'Hérodote, qui marque le partage entre les Nomades et les cultivateurs habitant des maisons.

C'est encore par les grands chotts tunisiens que les géographes font aujourd'hui aboutir la limite méridionale de l'Afrique du Nord ; la coïncidence serait curieuse si elle n'était précisément dictée par la nature.

Mais que viennent faire les Perses, les Mèdes et les Arméniens dans le récit des origines numides et maures ? Certes il est traditionnel, dans les textes antiques, que l'origine des peuples soit située en Orient et que des Orientaux soient impliqués dans le peuplement de la Libye occidentale, cela répond à un cliché habituel. Mais pourquoi les Perses et les Mèdes qui, Grecs et Latins le savaient bien, ne pouvaient être considérés comme des peuples de navigateurs ? Revoyons de plus près le texte de Salluste : *"Les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui faisaient partie (de l'armée d'Hercule mort en Espagne) passèrent en Afrique sur des vaisseaux et occupèrent les pays voisins de notre mer. Les Perses s'établirent plus loin que les autres, du côté de l'Océan... peu à peu ils se fondirent par des mariages avec les Gétules"*. La localisation méridionale des prétendus Perses nous apporte paradoxalement l'explication de leur présence inattendue dans la partie occidentale de la Maurétanie, celle que les Romains nommèrent Maurétanie Tingitarie, dans le Maroc actuel. De nombreux auteurs grecs ou romains, Strabon, Pline citant Polybe, Pomponius Mela, Ptolémée, le géographe anonyme de Ravenne, Priscien de Césarée recopiant Denys le Périégète et bien d'autres que

J. Desanges a patiemment relus, font connaître dans le Sud du Maroc, vraisemblablement entre l'Atlas, le Draa et le Guir deux peuplades, les Pharusiens et les Perorsi. La ressemblance entre les noms et une localisation très voisine ont fait admettre à certains auteurs, S. Gsell en particulier, qu'il s'agissait d'un seul et même peuple.

Ce n'est pas sûr, mais il est en revanche, tout à fait admissible que l'analogie ou l'homonymie factice entre Pharusii, Perorsi et Persae soit à l'origine de la prétendue arrivée des Perses en Maurétanie. De fait, Pline l'Ancien rappelle incidemment que les Pharusii, qu'il nomme parfois Perusii, sont les descendants des Perses conduits par Hercule aux limites occidentales du monde habité (V, 46).

Un autre calembour, mode de pensée analogique dont les auteurs de l'Antiquité étaient très friands, explique de même la présence des Mèdes en Afrique. De nombreuses tribus paléoberbères portaient, dans l'Antiquité, le nom de Mazices. Il s'agit en fait du nom que les Berbères se donnent eux-mêmes Imazighen (au singulier Amazigh.). Ce nom a été transcrit par les étrangers sous des formes variées : Meshwesh par les Égyptiens, Mazyes et Maxyes par les Grecs, Mazices et Madices par les Latins. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le grand historien Ibn Khaldoun explique qu'une branche des Berbères, les Branès, descend de Mazigh. Que certains habitants de l'Afrique antique aient déjà placé quelque ancêtre Mazigh ou Madigh en tête de leur généalogie ne saurait étonner puisqu'ils se sont, de tous temps, donné ce nom. De cette appellation viendrait donc l'apparition des Mèdes, ancêtres des Maures, en compagnie des Perses devenus les Pharusiens.

Quant aux Arméniens, leur présence légendaire doit s'expliquer par une semblable analogie avec quelque tribu paléoberbère dont le nom n'a malheureusement pas été conservé, à moins que l'on rapproche arbitrairement ces prétendus Arméniens de l'obscur tribu des Ourmana qui, au temps d'Ibn Khaldoun, c'est-à-dire au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, nomadisait dans la partie orientale du Maghreb.

#### *Origines cananéennes*

Bien plus illustre est le récit, nettement plus récent puisqu'il date du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, que nous donne Procope sur l'origine des Maures, terme générique qui, à l'époque, désignait tous les Africains qui avaient gardé leurs traditions et leur genre de vie en dehors de la culture citadine développée par Rome. Selon Procope, la conquête de la Terre Promise par Josué avait provoqué le départ des peuples qui occupaient le littoral. Ceux-ci, après avoir tenté de s'établir en Égypte qu'ils trouvèrent trop peuplée, se dirigèrent vers la Libye qu'ils occupèrent jusqu'aux Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) en fondant un grand nombre de villes. Procope précise : *Leur descendance y est restée et parle encore aujourd'hui la langue des Phéniciens. Ils construisirent aussi un fort en Numidie, au lieu où s'élève la ville de Tigisis. Là, près de la grande source, on voit deux stèles de pierre blanche portant gravée en lettres phéniciennes et dans la langue des Phéniciens, une inscription dont le sens est : " nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Jésus (= Josué) fils de Navé " (II, 10, 22).*

Procope avait accompagné en Afrique le général byzantin Bélisaire et son successeur Solomon qui combattirent dans la région de Tigisis, au Sud de Cirta (Constantine) ; il avait vraisemblablement vu ou pris connaissance de l'existence de stèles puniques ou plus sûrement libyques. Cette région (Sigus, Sila, Tigisis) est précisément riche en grandes stèles, parfois véritables menhirs sculptés portant des dédicaces libyques. Ces énormes pierres (dont deux sont aujourd'hui au Musée de Constantine), supports d'inscriptions mystérieuses ou mal comprises de pauvres clercs de Numidie centrale, sont peut-être à l'origine du récit "historique" de Procope.

Ce récit s'appuie aussi sur une autre donnée dont nous trouvons la trace, un siècle plus tôt, dans une lettre de Saint Augustin. *"Demandez – écrit-il –, à nos paysans qui ils sont : ils répondent en punique qu'ils sont des Chenani. Cette forme corrompue par leur accent ne correspond-elle pas à Chananaeci (Cananéens) ?"*

On a longtemps discuté sur le fait que les paysans africains voisins d'Hippone aient encore parlé le punique au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, plus d'un demi millénaire après la destruction de Carthage. C. Courtois (1950) s'était demandé si par l'expression "punice" Saint Augustin ne voulait pas désigner un dialecte berbère. Ses arguments n'emportèrent pas la conviction, et comme Ch. Saumagne (1953) et A. Simon (1955), je crois que Saint Augustin faisait réellement allusion à un dialecte sémitique. Bien qu'aucun texte ne vienne appuyer cette

hypothèse, il est fort admissible que les Phéniciens aient eux-mêmes introduit le nom de Cananéens en Afrique. Plusieurs savants pensent même, comme A. di Vitta (1971), que le récit de Procope doit s'expliquer par le souvenir confus de la plus ancienne expansion phénicienne en Occident qui précéda largement la fondation de Carthage.

#### *Autres origines légendaires de l'Antiquité*

Elle n'est pas la seule que nous ait transmise l'Antiquité. S. Gsell, grâce à son incomparable érudition, a eu le mérite de les classer. Retenons les principales : selon Strabon, les Maures étaient des Indiens venus en Libye sous la conduite de l'inévitable Héraklès ; nous verrons que certains auteurs modernes ont voulu appuyer cette origine légendaire d'arguments scientifiques. Une origine orientale plus proche est proposée, pour les Gétules, par l'historien juif Flavius Joseph. Commentant le chap. X de la Genèse, il affirme tranquillement que l'un des fils de Koush, *Euilas* est le père des *Euilaioi* "qui sont aujourd'hui appelés *Gaitouloi* : Gétules". D'autres étymologies aussi fantaisistes parsèment le récit de Flavius Joseph : ainsi Ophren, petit fils d'Abraham, serait allé conquérir la Libye ; ses descendants auraient donné le nom d'Afrique au pays.

Mais d'autres origines leur sont prêtées, surtout chez les auteurs grecs ; ainsi Hérodote dit que les Maxyes, qu'on peut identifier à des Berbères sédentaires, cultivateurs, se prétendaient descendre des Troyens. En écho à cette tradition si répandue dans le monde classique, répondent plusieurs assertions : Hécatee mentionne une ville de Cubos fondée par les Ioniens auprès d'Hippou Akra, l'actuelle Bône-Annaba. Dans la même région était située la ville de Meschela qui était, selon Diodore de Sicile, une création grecque.

Ainsi Plutarque, qui s'inspire vraisemblablement de Juba II, le savant roi de Maurétanie contemporain de l'empereur Auguste, dit que Héraklès, toujours lui ! avait laissé, dans le Nord de la Maurétanie Tingitane, des Olbiens et des Mycéniens. Or Ptolémée cite parmi les peuples de cette contrée les Muceni dont le nom semble bien être à l'origine de cette autre légende.

#### *Légendes médiévales sur les origines des Berbères*

Les historiens du Moyen Age, par de nombreux traits, conservent cette mode de pensée antique et, en Orientaux étroitement asservis au système patriarcal, sont particulièrement friands de généalogies interminables aussi ont-ils donné ou répété de nombreuses légendes sur les origines des Berbères. Ibn Khaldoun, le plus grand d'entre eux, a consacré un chapitre entier de sa volumineuse *Histoire des Berbères* aux multiples généalogies que des écrivains de langue arabe, qui étaient souvent d'origine berbère, ont présentées avant lui. Tous donnent une origine orientale aux différentes fractions. La plus courante se rattache à celle déjà relatée par Procope. El Bekri les fait chasser de Syrie-Palestine par les Juifs, après la mort de Goliath. Il s'accorde avec El Masoudi pour les faire séjourner très peu de temps en Égypte. Selon d'autres, les Berbères seraient les descendants de Goliath (Djolouta). Or il n'est pas sans intérêt de noter que Goliath et Aguelid, qui veut dire roi dans les dialectes berbères du Nord, sont deux noms de la même famille. Ifricos, fils de Goliath, les aurait conduits en Afrique qui lui doit son nom (Ifrīqiya).

Ibn Khaldoun lui-même prend fermement position en faveur de ce qu'il appelle "*le fait réel, fait qui nous dispense de toute hypothèse... : les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé, ainsi que nous l'avons déjà énoncé en traitant des grandes divisions de l'espèce humaine. Leur aïeul se nommait Mazigh ; leurs frères étaient les Gergéséens (Agrikech) ; les Philistins, enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath (Djalout). Il y eut en Syrie, entre les Philistins et les Israélites, des guerres rapportées par l'histoire, et pendant lesquelles les descendants de Canaan et les Gergéséens soutinrent les Philistins contre les enfants d'Israël. Cette dernière circonstance aura probablement induit en erreur la personne qui représenta Goliath comme Berbère, tandis qu'il faisait partie des Philistins, parents des Berbères. On ne doit admettre aucune autre opinion que la nôtre ; elle est la seule qui soit vraie et de laquelle on ne peut s'écarter*" (traduction de Slane).

Malgré cette objurcation d'Ibn Khaldoun, nous devons également tenir compte, car elle n'est pas sans conséquence, d'une autre opinion qu'il nous rapporte avec précision : "*Tous les généalogistes arabes s'accordent à regarder les diverses tribus berbères dont j'ai indiqué les noms, comme appartenant réellement à cette race ; il n'y a que les Sanhadja et les Ketama dont l'origine soit pour eux un sujet de controverse. D'après l'opinion généralement reçue, ces*

*deux tribus faisaient partie des Yéménites qu'Ifricos établit en Ifrikia lorsqu'il eut envahi ce pays.*

*D'un autre côté, les généalogistes berbères prétendent que plusieurs de leurs tribus, telles que les Louata, sont Arabes et descendent de Himyer ..."*

### **Du Caucase à l'Atlantide**

Les auteurs modernes, européens, ont longtemps été très partagés sur les origines des Berbères. Ils se sont montrés, tout en affectant d'appuyer leurs hypothèses d'arguments scientifiques, autant, sinon plus, imaginatifs que leurs prédécesseurs antiques ou médiévaux.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et encore au début du nôtre, les explications et propositions diverses peuvent s'ordonner suivant deux types de recherches, les unes sont d'ordre philologique et présentées surtout par les érudits allemands, les secondes sont archéologiques ou anthropologiques et sont l'œuvre de Français.

#### *Cananéens ou Indiens?*

Philologues et orientalistes, s'appuyant les uns sur les récits grecs et latins, les autres sur des textes arabes, ont cherché à étayer l'origine orientale par des arguments nouveaux. Movers accorde toute créance aux récits de Salluste et de Procope. Il estime que les Cananéens fugitifs seraient passés en Afrique sur les vaisseaux des Phéniciens et, se mêlant aux Libyens primitifs qu'ils auraient initiés à l'agriculture, seraient devenus les Libyphéniciens que mentionnent plusieurs textes antiques. Nous avons vu, qu'à l'époque actuelle, certains auteurs, comme A. di Vitta, pensent effectivement que la tradition cananéenne conserve le souvenir estompé d'une expansion antérieure à la fondation de Carthage.

Le développement de l'égyptologie favorisa également la tradition orientale car plusieurs savants ont cru que les Hyksos, originaires d'Asie mineure et de Syrie, chassés d'Égypte, se réfugièrent en partie en Afrique et se seraient mêlés aux Libyens.

Kaltbrunner et Ritter apportent, eux, les "preuves" à l'appui de l'origine indienne des Maures proposée par Strabon ; ainsi selon eux le nom de Berbère est analogue à celui des Warlevera, très anciens occupants du Dekkan. Le port de Berbera, en Somalie, les Barabra (singulier Berberi) qui habitent entre la première et la quatrième cataracte sur le Nil, et le toponyme Berber au Soudan leur semblent autant de jalons linguistiques entre le sous-continent Indien et le Maghreb.

Une origine grecque ou égéenne a été, en revanche, vigoureusement défendue par le Dr Bertholon dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Il recensa avec une totale imprudence les noms et les mots berbères qui, selon lui, auraient une racine grecque ou préhellénique. En collaboration avec E. Chantre, il rédigea un volumineux ouvrage sur les *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale* (1913) où il appuie d'arguments anthropologiques, voire ethnologiques, son opinion sur les origines de ces populations. Bravement les auteurs osent écrire : *La céramique berbère se divise en trois grandes classes*

1. *céramique grossière à la main rappelant celle des dolmens, particulière surtout aux tribus de la grande race dolichocéphale ; son aire d'extension est celle de cet élément ethnique ;*
2. *céramique à la main rappelant les modèles primitifs de la mer Égée... Cette céramique correspond avec la répartition des populations comprenant une proportion appréciable de dolichocéphales de petite taille;*
3. *Céramique au tour, ornée par incisions, origine Gerba, pays de brachycéphales, a essaimé à Nabeul puis à Tunis, d'inspiration cyprite, moins archaïque que la précédente (p. 560).*

Voilà à quelles étranges conclusions aboutissent des recherches reposant sur des présupposés et la certitude d'une permanence absolue des types humains et des techniques à travers les millénaires !

*Berbères, Gaulois et dolmens*

La recherche des origines aurait dû, semble-t-il, tirer un bénéfice plus sûr du développement de l'Archéologie en Afrique du Nord, et particulièrement de la fouille des monuments funéraires mégalithiques si nombreux en Algérie orientale et en Tunisie centrale. Hélas ! dans ce domaine, plus encore qu'ailleurs, les préjugés ethniques, voire nationaux, devaient engendrer les pires erreurs. Les dolmens nord-africains attirèrent très tôt l'attention des voyageurs européens. Shaw, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, signalait ceux de Beni Messous près d'Alger. En 1833 le capitaine Rozet les décrit sous le nom de "monuments druidiques voisins de Sidi Ferruch". Le chirurgien Guyon fut le premier en 1846 à y entreprendre des fouilles. Dans le compte rendu très sérieux qu'il présenta à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres il écrit : *"ils ont tout à fait l'aspect des monuments druidiques que j'ai vus à Saumur et sur d'autres points de la France. Aussi quelques archéologues les attribuent aux Gaulois qui servaient dans les armées romaines, mais on serait tout aussi autorisé à les rapporter aux Vandales..."*.

Le désir de retrouver, de part et d'autre de la Méditerranée, les mêmes faits archéologiques, expliquait et justifiait en quelque sorte la présence "celtique" puis française en Algérie. Cela paraît encore chez l'un des meilleurs archéologues et arabisants du Second Empire, L. Ch. Feraud qui commence ses recherches en 1860. Trois ans plus tard il entreprend, avec le paléontologue anglais Christy (celui-là même qui, avec E. Lartet, commençait l'exploration préhistorique de la vallée de la Vézère), les fouilles de la vaste nécropole mégalithique de Ras el Aïn Bou Merzoug, dans le voisinage de Constantine et acquiert la conviction que les dolmens sont les tombeaux des "Gallo-romains" établis en Afrique.

À cette époque héroïque de l'archéologie préhistorique tous les arguments, même les plus spécieux, étaient présentés pour affirmer l'origine celtique, donc française, des dolmens algériens. En 1862 paraissait, dans la série des célèbres Guides Joanne, *l'itinéraire historique et descriptif de l'Algérie* de L. Piesse. À la page 71 de cet opuscule on trouve une description sommaire des dolmens de Beni Messous attribués à une "légion armoricaine". *"Cette hypothèse, ajoute L. Piesse, peut s'appuyer sur une inscription tumulaire trouvée à Aumale. On y lit qu'un nommé Gargilius, tribun, commandant des vexillaires et d'un corps indigène était aussi chef d'une cohorte bretonne, décurion d'Auzia et de Rusguniae en l'année 263 de l'ère chrétienne ..."*. Or Gargilius Martialis avait, en réalité, commandé la première cohorte des Astyres dans la province de Bretagne (c'est-à-dire la Grande Bretagne) avant de venir en Afrique où il périt sous les coups des Bavares révoltés. On voit que les rapprochements proposés par L. Piesse n'étaient qu'une amusante suite de contresens.

#### *Origines nordiques*

Progressivement se développa l'idée que les dolmens étaient antérieurs aux Celtes ou Gaulois, mais cette opinion chronologiquement plus exacte ne s'accompagna pas d'un examen plus attentif des faits. Ainsi, A. Bertrand (1863) comme grand nombre de ses contemporains, croit à l'existence d'un "peuple des dolmens" progressivement chassé d'Asie, de l'Europe septentrionale, des îles Britanniques puis de Gaule et d'Espagne pour venir s'établir en Afrique du Nord. Dans le même courant d'opinion, H. Martin, s'appuyant sur les découvertes de l'égyptologie naissante qui faisait connaître, parmi les peuplades libyennes qui attaquèrent l'Égypte au temps de Mineptah et de Ramsès III, des Tamahous blonds, explique que des "Gaulois" ayant franchi les Pyrénées et traversé l'Espagne auraient conquis l'Afrique du Nord et implanté la civilisation mégalithique avant de s'attaquer à l'Égypte.

La présence indiscutable des populations ou plutôt d'individus blonds aux yeux clairs dans plusieurs régions montagneuses proches du littoral et actuellement berbérophones accrédita longtemps la légende d'une origine nordique de ces peuples : européens constructeurs de mégalithes pour les uns, Gaulois mercenaires de Carthage pour les autres (on sait, ne serait-ce que par la lecture de *Salambô*, à défaut de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, le rôle tenu par les Gaulois dans la guerre des Mercenaires contre Carthage, entre les deux premières guerres puniques), Gallo-romains enrôlés dans les légions de l'Empire pour d'autres, ou bien encore descendants des pirates francs qui au III<sup>e</sup> siècle fréquentaient les parages du détroit de Gibraltar, Vandales enfin qui, après un siècle de domination ne pouvaient avoir disparu sans laisser de traces dans la population. N'allait-on pas jusqu'à retrouver dans le nom d'une obscure fraction, les Germana (ou Djermana), le souvenir de ces Germains réfugiés en Petite Kabylie après leur défaite ?

D'autres arguments anthropologiques vinrent s'agglutiner aux divagations historico-archéologiques ; ainsi J. Bourguignat reconnaît, à la suite de l'anthropologue Pruner-Bey que

les dolmens de Roknia étaient l'œuvre de tribus berbères mêlées d'Égyptiens et de Nègres "dominés par une race d'Arias descendant d'Italie en Sicile et de Sicile en Afrique" (1868).

### *Berbères, Ibères et Sumériens*

Dans les recherches des origines européennes des Berbères la Péninsule ibérique a la préférence. Certaines identités toponymiques troublantes entre les deux rives du Déroit, noms de fleuves et de villes – récemment J. Desanges vient d'en donner un précieux inventaire – appuient cette argumentation. Des rapprochements, infiniment plus fragiles avec la langue basque permettent de rappeler que Berbères et Ibères sont aussi proches par l'onomastique que par la géographie. Comme l'Antiquité connaissait des Ibères au Caucase, qui pourraient eux-mêmes être les ancêtres des Ibères d'Occident, voici une autre origine possible des Berbères : une philologie de l'à peu près, expliquait aussi sérieusement, à l'aide de rapprochements des plus fantaisistes, que les Berbères descendaient des... Sumériens !

Tour à tour ont été évoqués l'Orient pris globalement (Mèdes et Perses), la Syrie et le pays de Canaan, l'Inde et l'Arabie du Sud, la Thrace, la Mer Égée et l'Asie mineure, mais aussi l'Europe du Nord, la Péninsule ibérique, les îles et la Péninsule italiennes... Il est sûrement plus difficile de rechercher les pays d'où ne viennent pas les Berbères

Il est vrai que pour d'autres littérateurs pseudo-scientifiques, la question trouve facilement sa solution : les Berbères sont tout simplement les derniers Atlantes. Les "preuves" ne manquent pas : l'Atlantide était située dans la partie de l'Océan proche de la Libye, les Canaries en sont les débris. Les premiers habitants de ces îles, les Guanches, ne parlaient-ils pas le berbère ?

## **LES DONNÉES DE L'ANTHROPOLOGIE**

La formation de la population berbère, ou plus exactement des différents groupes berbères, demeure une question très controversée parce qu'elle fut mal posée. Les théories diffusionnistes ont tellement pesé depuis l'origine des recherches que toute tentative d'explication reposait traditionnellement sur des invasions, des migrations, des conquêtes, des dominations. Et si les Berbères ne venaient de nulle part ?

Plutôt que de rechercher avec plus ou moins de bonheur de vagues ressemblances de tous ordres et d'amalgamer des données de significations différentes, voire contradictoires, ne vaut-il pas mieux commencer par examiner les Berbères eux-mêmes et les restes humains ultérieurs à l'époque historique, époque où, nous le savons, la population actuelle s'était déjà mise en place ?

En un mot nous devons logiquement accorder la primauté à l'Anthropologie. Mais celle-ci ne permet pas aujourd'hui de définir la moindre originalité "berbère" dans l'ensemble de la population sud méditerranéenne. Ce qui permet aujourd'hui encore de mentionner des groupes berbères dans le quart nord-ouest de l'Afrique est d'autre qualité, culturelle plus que physique. Parmi ces données culturelles la principale demeure la langue.

Nous examinerons donc successivement les données de l'Anthropologie et celles de la linguistique.

### **L'Homo sapiens du Maghreb**

#### *L'Homme atérien*

Sans rechercher les origines mêmes de l'homme en Afrique du Nord, nous devons cependant remonter allègrement les millénaires pour comprendre comment s'est constitué le peuplement de cette vaste région actuellement pincée entre le Désert et la Méditerranée. Plaçons-nous au début de l'époque qu'en Europe les préhistoriens nomment Paléolithique supérieur : à ce moment vit déjà au Maghreb un homme de notre espèce, *Homo sapiens sapiens*, plus primitif que son contemporain européen, l'Homme de Cro-Magnon et qui est l'auteur de l'Atérien, culture dérivée du Moustérien. Cet homme atérien découvert à Dar es Soltan (Maroc) présente suffisamment d'analogies avec l'homme moustérien du Djebel Irhoud pour qu'on puisse admettre qu'il en soit issu. Plus intéressante encore est la reconnaissance d'une filiation entre cet homme atérien et son successeur, connu depuis fort longtemps au Maghreb sous le nom d'Homme de Mechta el-Arbi.

### *Origines de l'homme de Mechta el-Arbi*

L'Homme de Mechta el-Arbi est un cromagnoïde ; il en présente les caractères physiques dominants : la grande taille (1,74 m en moyenne pour les hommes), la forte capacité crânienne (1650 cc), la disharmonie entre la face large et basse, aux orbites de forme rectangulaire plus larges que hautes, et le crâne qui est dolichocéphale ou mésocéphale.

À ses débuts, l'Homme de Mechta el-Arbi est associé à une industrie, nommée Ibéromaurusien, qui occupait toutes les régions littorales et telliennes. L'Ibéromaurusien, contemporain du Magdalénien et de l'Azilien européens, a déjà les caractères d'une industrie épipaléolithique en raison de la petite taille de ses pièces lithiques. Ce sont très souvent de petites lamelles dont l'un des tranchants a été abattu pour former un dos. Ces objets étaient des éléments d'outils, des sortes de pièces détachées dont l'agencement dans des manches en bois ou en os procurait des instruments ou des armes efficaces.

Traditionnellement, on pensait que l'Homme de Mechta el-Arbi, cousin de l'Homme de Cro-Magnon, avait une origine extérieure. Les uns imaginaient les Hommes de Mechta el-Arbi, venus d'Europe, traversant l'Espagne et le détroit de Gibraltar pour se répandre à la fois au Maghreb et aux îles Canaries dont les premiers habitants, les Guanches, avaient conservé l'essentiel de leurs caractères physiques avant de se mêler aux conquérants espagnols.

D'autres pensaient que l'Homme de Mechta el-Arbi descendait d'*Homo Sapiens* apparu en Orient (Homme de Palestine) et que de ce foyer originel s'étaient développées deux migrations. Une branche européenne aurait donné l'Homme de Cro-Magnon, une branche africaine aurait mis en place l'Homme de Mechta el-Arbi.

Origine orientale, origine européenne, deux éléments d'une alternative que nous avons déjà reconnue dans les récits légendaires de l'Antiquité ou dans les explications fantaisistes de l'époque moderne et qui se retrouve dans les hypothèses scientifiques actuelles. Malheureusement l'une et l'autre présentaient de grandes anomalies qui les rendaient difficilement acceptables. Ainsi la migration des Hommes de Cro-Magnon à travers l'Espagne ne peut être jalonnée ; bien mieux, les crânes du Paléolithique supérieur européen ont des caractères moins accusés que leurs prétendus successeurs maghrébins. Les mêmes arguments peuvent être opposés à l'hypothèse d'une origine proche orientale des Hommes de Mechta el-Arbi : aucun document anthropologique entre la Palestine et la Tunisie ne peut l'appuyer. De plus, nous connaissons les habitants du Proche-Orient à la fin du Paléolithique supérieur, ce sont les Natoufiens, de type proto-méditerranéen, qui diffèrent considérablement des Hommes de Mechta el-Arbi. Comment expliquer, si les Hommes de Mechta el-Arbi ont une ascendance proche orientale, que leurs ancêtres aient quitté en totalité ces régions sans y laisser la moindre trace sur le plan anthropologique ?

Reste donc l'origine locale, sur place, la plus simple (c'est la raison pour laquelle sans doute on n'y croyait guère !) et, aujourd'hui la plus évidente depuis la découverte de l'Homme atérien. Les anthropologues spécialistes de l'Afrique du Nord comme D. Ferembach et M.C. Chamla, admettent aujourd'hui une filiation directe, continue, depuis les néandertaliens nord-africains (Hommes du Djebel Irhoud) jusqu'aux Cromagnoïdes que sont les Hommes de Mechta el-Arbi. L'Homme atérien de Dar es Soltane serait l'intermédiaire mais qui aurait déjà acquis les caractères d'*Homo sapiens sapiens*.

Le type de Mechta el-Arbi va s'effacer progressivement devant d'autres hommes, mais sa disparition ne fut jamais complète. Ainsi trouve-t-on encore 8% d'hommes mechtoïdes parmi les crânes conservés des sépultures protohistoriques et puniques (Chamla, 1976). De l'époque romaine, dont les restes humains ont longtemps été dédaignés par les archéologues "classiques", on connaît encore quelques crânes de l'Algérie orientale qui présentent des caractères mechtoïdes. Du type de Mechta el-Arbi il subsiste encore quelques très rares éléments dans la population actuelle qui, dans sa quasi totalité, appartient aux différentes variétés du type méditerranéen : quelques sujets méso ou dolichocéphales à face basse, de taille élevée, et au rapport cranio-facial dysharmonique, rappellent les principaux caractères des Hommes de Mechta el-Arbi. Ils représentent tout au plus 3 % de la population au Maghreb ; ils sont nettement plus nombreux dans les îles Canaries.

### **Les Protoméditerranéens Capsiens mangeurs d'escargots**

On ne peut cependant placer l'Homme de Mechta el-Arbi parmi les ancêtres directs des Berbères.

#### *Apparition des Méditerranéens*

À partir du VIII<sup>e</sup> millénaire, on voit apparaître dans la partie orientale du Maghreb (nous sommes complètement ignorants de ce qui se passait au même moment, sur le plan anthropologique, dans les confins de l'Égypte et de la Libye), un nouveau type d'*Homo sapiens* qui a déjà les caractères de certaines populations méditerranéennes actuelles. Il est aussi de taille élevée (1,75 m pour les hommes de Medjez II, 1,62 m pour les femmes), mais il se distingue de l'Homme de Mechta el-Arbi par une moindre robustesse, un rapport crânio-facial plus harmonique puisque à un dolichocrâne correspond une face haute et plus étroite, les orbites sont plus carrées et le nez plus étroit. Les reliefs osseux de ce nouveau type humain sont atténués, l'angle de la mâchoire, en particulier, n'est pas déjeté vers l'extérieur, il n'y a donc pas extroversion des gonions comme disent les anthropologues. Or ce caractère est très fréquent, sinon constant chez les Hommes de Mechta.



(a) "Crâne de Taza" : Type Ibéromaurusien, composé en grande partie de sapiens à l'aspect "cromagnon".

(b) "Hommes de Medjez" : Type capsien, considéré comme Proto-Méditerranéen.

Images extraites de l'article [Prothèse dentaire préhistorique ostéo-implantée](#)

Ce type humain a reçu le qualificatif de Protoméditerranéen. Des groupes anthropologiquement très proches se retrouvent, à la même époque ou un peu avant en Orient (Natoufiens) et dans divers pays de la Méditerranée où ils semblent issus du type de Combe Capelle (appelé en Europe centrale Homme de Brno) qui est distinct de l'Homme de Cro-Magnon. Aussi D. Ferembach suppose l'existence en Orient, au Paléolithique supérieur, d'un homme proche de Combe Capelle.

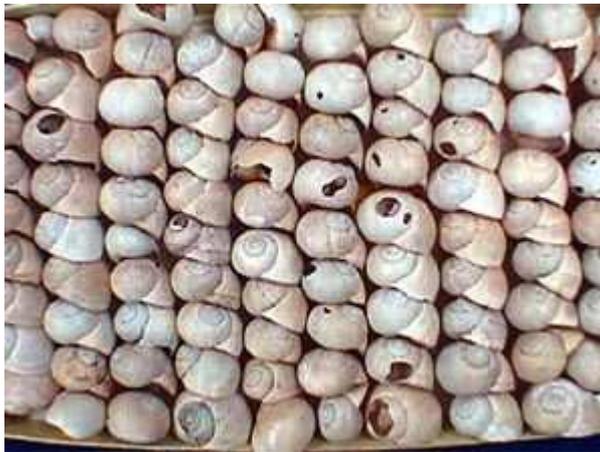
Manifestement l'Homme de Mechta el-Arbi n'a pu donner naissance aux hommes protoméditerranéen. Ceux-ci, qui vont progressivement le remplacer, apparaissent d'abord à l'Est, tandis que les Hommes de Mechta el-Arbi sont encore, au Néolithique, les plus nombreux dans l'Ouest du pays. Cette progression d'Est en Ouest indique bien qu'il faut chercher au-delà des limites du Maghreb, l'apparition de ce type humain protoméditerranéen. Un consensus général de tous les spécialistes. anthropologues et préhistoriens, se dégage aujourd'hui pour admettre qu'il est venu du Proche-Orient.

On peut, à la suite de M.C. Chamla, reconnaître parmi les Protoméditerranéens deux variétés La plus fréquente, sous type de Médjez II, au crâne élevé, est orthognate, le second, moins répandu, celui de l'Aïn Dokkara, à voûte crânienne plus basse, est parfois prognate, sans toutefois présenter les caractères négroïdes sur lesquels on avait à tort attiré l'attention.

#### *La civilisation capsienne*

Ces hommes sont porteurs d'une industrie préhistorique qui a reçu le nom de Capsien, du nom antique de Gafsa (Capsa) auprès de laquelle furent reconnus pour la première fois les constituants de cette culture. Le Capsien couvre une période moins longue que l'Ibéromaurusien ; elle s'étend du VIII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> millénaire.

Grâce au grand nombre de gisements plaisamment nommés escargotières et à la qualité des fouilles qui y furent conduites, on a une connaissance satisfaisante des Capsiens et de leurs activités. On peut, dans leur cas, parler d'une civilisation dont les nombreux faciès régionaux reconnus à travers la Tunisie et l'Algérie révèlent certains traits constants. Sans nous appesantir sur l'industrie de pierre caractérisée par des outils sur lames et lamelles à bord abattu, des burins, des armatures de formes géométriques (croissants, triangles, trapèzes), nous rappellerons qu'elle est fort belle, remarquable par les qualités du débitage, effectué parfois au cours du Capsien supérieur par pression, ce qui donne des lamelles normalisées. Elle est remarquable également par la précision de la retouche sur des pièces d'une finesse extraordinaire, comme par exemple les micro-perçoirs courbes dits de l'Aïn Khanga. Mais le Capsien possède d'autres caractères qui ont pour l'archéologue et l'ethnologue une importance plus grande, je veux parler de ses œuvres d'art. Elles sont les plus anciennes en Afrique et on peut affirmer qu'elles sont à l'origine des merveilles artistiques du Néolithique. Elles sont même, et ceci est important, à l'origine de l'art berbère. Il y a un tel air de parenté entre certains de ces décors capsien ou néolithiques et ceux dont les Berbères usent encore dans leurs tatouages, tissages et peintures sur poterie ou sur les murs, qu'il est difficile de rejeter toute continuité dans ce goût inné pour le décor géométrique, d'autant plus que les jalons ne manquent nullement des temps protohistoriques jusqu'à l'époque moderne.



(Image: [Logan Museum](#))

### *Les premiers Berbères*

Sur le plan anthropologique les hommes capsien présentent si peu de différence avec les habitants actuels de l'Afrique du Nord, Berbères et prétendus Arabes qui sont presque toujours des Berbères arabisés, que les archéologues négligèrent de conserver les squelettes découverts dans les escargotières car ils croyaient qu'il s'agissait d'intrus inhumés à une époque récente dans les buttes que constituent les gisements. Un de ces crânes séjourna même un certain temps dans le greffe du tribunal d'une petite ville d'Algérie orientale, Ain M'Lila, car on avait cru à l'inhumation clandestine de la victime d'un meurtre

Quoi qu'il en soit nous tenons, avec les Protoméditerranéens capsien, les premiers Maghrébins que l'on peut, sans imprudence, placer en tête de la lignée berbère. Cela se situe il y a quelque 9 000 ans ! Certes tout concorde à faire admettre, comme nous l'avons dit ci-dessus, que ces Capsien ont une origine orientale. Rien ne permet de croire à une brusque mutation des Mechtoides en Méditerranéens alors que les Natoufiens du Proche Orient dont les caractères anthropologiques affirmés antérieurement aux Capsien sont du même groupe humain qu'eux et dans leur civilisation on peut retrouver certains traits culturels qui s'apparentent au Capsien.

Mais cette arrivée est si ancienne qu'il n'est pas exagéré de qualifier leurs descendants de vrais autochtones. Cette assertion est d'autant plus recevable qu'il ne subsiste que quelques

traces des premiers occupants Mechtoïdes. Il est même troublant de constater que si Protoméditerranéens et Mechta el-Arbi ont pendant longtemps cohabité dans les mêmes régions, puisque ces derniers ont survécu jusqu'au Néolithique, même dans la partie orientale que fut "capsianisée" plus tôt, ils ne se sont pas métissés entre eux. L'atténuation des caractères mechtoïdes que l'anthropologue constate chez certaines populations antérieures à l'arrivée des Protoméditerranéens, ne peut s'expliquer que par une évolution interne répondant au phénomène général de gracilisation. De même, les Protoméditerranéens les plus robustes ou les plus archaïques ne présentent aucun caractère mechtoïde et les plus évolués s'écartent encore davantage de ce type.

### **La mise en place des Paléo-Berbères**

Si nous passons aux temps néolithiques il n'est pas possible de saisir un changement notable dans l'évolution anthropologique du Maghreb. On note la persistance du type de Mechta el-Arbi dans l'Ouest et même sa progression vers le Sud le long des côtes atlantiques tandis que le reste du Sahara, du moins au Sud du Tropique du Cancer, est alors uniquement occupé par des négroïdes. Les Protoméditerranéens s'étendent progressivement. Arrivés à l'aube des temps historiques nous constatons que les hommes enterrés dans les tumulus et autres monuments mégalithiques sont du type méditerranéen quelle que soit leur localisation, sauf dans les régions méridionales où des éléments négroïdes sont discernables. Le Maghreb s'est donc, sur le plan anthropologique "méditerranéisé" sinon déjà berbérisé.

#### *Méditerranéens robustes et Méditerranéens graciles*

Mais une autre constatation s'impose immédiatement : certains de ces Méditerranéens sont de stature plus petite, leurs reliefs musculaires plus effacés, les os moins épais, en un mot, leur squelette est plus gracile. A vrai dire, les différences avec les Protoméditerranéens ne sont pas tranchées : il existe des formes de passage et de nombreuses transitions entre les Méditerranéens robustes et les Méditerranéens graciles. De plus, il n'y a pas eu élimination des uns par les autres puisque ces deux sous-types de la race méditerranéenne subsistent encore aujourd'hui. Les premiers forment le sous-type atlanto-méditerranéen bien représenté en Europe depuis l'Italie du Nord jusqu'en Galice le second est appelé ibéro-insulaire qui domine en Espagne du Sud, dans les îles et l'Italie péninsulaire.

En Afrique du Nord, ce sous-type est très largement répandu dans la zone tellienne, en particulier dans les massifs littoraux, du Nord de la Tunisie, en Kabylie, au Rif dans le Nord du Maroc, tandis que le type robuste s'est mieux conservé chez les Berbères nomades du Sahara (Touareg) dans les groupes nomades arabisés de l'Ouest (Regueibat), chez les Marocains du Centre et surtout du Sud (Ait Atta, Chleuh). Mais les deux variétés coexistent jusqu'à nos jours dans les mêmes régions. Ainsi en Kabylie d'après une étude récente de M.C. Chainla, le type méditerranéen se rencontre dans 70 % de la population mais se subdivise en trois sous-types : l'ibéro-insulaire dominant caractérisé par une stature petite à moyenne, à face très étroite et longue, l'atlanto-méditerranéen également bien représenté, plus robuste et de stature plus élevée, mésocéphale, un sous-type "saharien", moins fréquent (15 %) de stature élevée, dolicocephale à face longue.

Un second élément qualifié d'alpin en raison de sa brachycéphalie, sa face courte et sa stature peu élevée, représente environ 10 % de la population, mais M.C. Chainla répugne à les confondre avec des Alpains véritables et songe plutôt à une variante "brachycéphalisée" du type méditerranéen.

Un troisième élément à affinités arménoïdes, de fréquence égale au précédent, se caractérise par une face allongée associée à un crâne brachycéphale.

En quantités infimes s'ajoutent à ce stock quelques individus conservant des caractères mechtoïdes, quelques métis issus d'un élément négroïde plus ou moins ancien et des sujets à pigmentation claire de la peau, des yeux et des cheveux.

#### *Complexité et variabilité*

Cet exemple montre la diversité du peuplement du Maghreb. Mais nous ne sommes plus au temps où la typologie raciale était le but ultime de la recherche anthropologique. Il était alors tentant d'assimiler les "types" ou "races" à des groupes humains venant s'agglutiner, au cours des siècles, à un ou plusieurs types plus anciens. Les recherches modernes, dans le monde

entier, ont montré combien l'homme était, dans son corps infiniment plus malléable et sensible aux variations et particulièrement à l'amélioration des conditions de vie. La croissance de la taille, au cours des trois dernières générations, est un phénomène général largement ressenti et connu de l'opinion publique mais, aussi, facilement mesurable grâce aux archives des bureaux de recrutement. En moins d'un siècle la stature moyenne des Français a gagné 7 cm, ce qui est considérable et ne s'explique ni par une invasion ni par l'émigration systématique des hommes de petite taille. Cette croissance est due à l'amélioration des conditions de vie, à une alimentation plus riche et surtout à la disparition des travaux pénibles chez les enfants et adolescents. De fait, cette croissance de la stature est inégale entre les nations et, à l'intérieur de celle-ci, entre les régions en relation directe avec les développements économiques. Ainsi, entre 1927 et 1958, en quelques années, la stature moyenne à Tizi-Ouzou (Kabylie, Algérie) est passée de 164,6 cm à 167,4 cm alors que dans la région voisine plus deshéritée de Lakhdaria (ex. Palestro), de 1880 à 1958, l'augmentation ne fut que de 1,2 cm et ne semble pas significative.

D'autres travaux ont montré que la forme du crâne variait par "dérive génétique" comme disent les biologistes sans qu'il soit possible de faire appel au moindre apport étranger pour expliquer ce phénomène. Des variations séculaires ont pu être mises en lumière en France, ainsi les Auvergnats, de tendance dolichocéphale au Moyen Age, sont devenus brachycéphales ; leur crâne s'est raccourci et élargi sans que la moindre invasion de la "race" alpine d'Europe centrale ait pu modifier la composante humaine du Massif central.

Cette malléabilité, cette sensibilité aux facteurs extérieurs tels que les conditions de vie et une orientation imprévisible due au hasard de la génétique paraissent à bien des anthropologues modernes, suffisantes pour faire l'économie de nombreuses et mythiques migrations et invasions dans la constitution des populations historiques. De nos jours l'évolution sur place paraît plus probable.

Ainsi M.C. Chamla explique l'apparition de la variété ibéro-insulaire à l'intérieur du groupe méditerranéen africain par le simple jeu de la gracilisation. Aucune différence de forme n'apparaît entre les crânes des époques capsienne, protohistorique et moderne ; seules varient les dimensions et dans un sens général qui est celui de la gracilisation.

#### *Une Constante pression venue de l'Orient*

Les Protoméditerranéens capsien constituent certes le fond du peuplement actuel du Maghreb, mais le mouvement qui les amena, dans les temps préhistoriques, du Proche-Orient en Afrique du Nord, ne cessa à aucun moment. Ils ne sont que les prédécesseurs d'une longue suite de groupes, certains peu nombreux, d'autres plus importants. Ce mouvement, quasiment incessant au cours des millénaires, a été, pour les besoins de la recherche archéologique ou historique, sectionné en "invasions" ou "conquêtes" qui ne sont que des moments d'une durée ininterrompue.

Après les temps capsien, en effet, au Néolithique, sont introduits animaux domestiques, moutons et chèvres dont les souches sont exotiques et les premières plantes cultivées qui sont elles aussi d'origine extérieure : ces animaux et ces plantes ne sont pas arrivés seuls, même si les hommes qui les introduisirent pouvaient être fort peu nombreux. A cette époque la plus grande partie du Sahara était occupée par des pasteurs négroïdes. Il est possible que chassés par l'assèchement intervenu après le III<sup>e</sup> millénaire, certains groupes se soient déplacés vers le Nord et aient atteint le Maghreb. Certains sujets négroïdes ont été reconnus dans les gisements néolithiques du Sud Tunisien, et au IV<sup>e</sup> siècle avant J.C., Diodore de Sicile connaît encore des populations semblables aux Éthiopiens (c'est-à-dire des gens de peau noire) dans le Tell tunisien, dans l'actuelle Kroumirie. Mais cet apport proprement africain semble insignifiant par rapport au mouvement insidieux mais continu qui se poursuit à l'Age des Métaux lorsque apparaissent les éleveurs de chevaux, d'abord "Équidiens", conducteurs de chars, puis cavaliers qui conquièrent le Sahara en asservissant les Éthiopiens. Ces cavaliers, les historiens grecs et latins les nommeront Garamantes à l'Est, Gétules au Centre et à l'Ouest. Leurs descendants, les Berbères sahariens, dominèrent longtemps les Haratins qui semblent bien être les héritiers des anciens Éthiopiens.

Au cours même de la domination romaine, puis vandale et byzantine, nous devinons de longs glissements de tribus plus ou moins turbulentes à l'extérieur du *Limes* romain puis dans les terres mêmes de ce qui avait été l'Empire. Ainsi la confédération que les Romains nomment Levathae (prononcer Leouathae), et qui était au IV<sup>e</sup> siècle en Tripolitaine, se retrouve au

Moyen Age, sous le nom de Leuata, entre l'Aurès et l'Ouarsenis. Ces Louata appartiennent avec de nombreuses autres tribus au groupe Zénète, le plus récent des groupes berbérophones dont la langue se distingue assez nettement de celle des groupes plus anciens que l'on pourrait nommer Paléo-berbères. Les troubles provoqués par l'irruption zénète s'ajoutant aux convulsions politiques, religieuses et économiques que subirent les provinces d'Afrique, favorisèrent grandement les entreprises conquérantes des Arabes. Quatre siècles plus tard, la succession des invasions bédouines, des Beni Hilal, Solaym, Maqil, ne sont elles aussi, que des moments, retenus par l'Histoire parce qu'elles eurent des conséquences catastrophiques, d'un vaste mouvement qui débuta une dizaine de millénaires plus tôt.

### *Les apports méditerranéens*

Si la population du Maghreb a conservé, vis-à-vis du Proche-Orient, une originalité certaine, tant physique que culturelle, c'est qu'un second courant, nord-sud celui-ci, tout en interférant avec le premier, a marqué puissamment de son empreinte ces terres d'Occident.

Ce courant méditerranéen s'est manifesté dès le Néolithique. Le littoral du Maghreb connaît alors les mêmes cultures que les autres régions de la Méditerranée occidentale, les mêmes styles de poterie. Tandis qu'au Sud du détroit de Gibraltar apparaissent des techniques aussi caractéristiques que le décor "cardial" fait à l'aide d'une coquille de mollusque marin, style européen qui déborde sur le Nord du Maroc, à l'Est se répandent les industries en obsidienne venues des îles italiennes. En des âges plus récents, la répartition de monuments funéraires, comme les dolmens et les hypogées cubiques, ne peut s'expliquer que par un établissement permanent d'un ou plusieurs groupes méditerranéens venus d'Europe. Cet apport méditerranéen proprement dit a eu certes plus d'importance culturelle qu'anthropologique. Mais si certains éléments culturels peuvent, pour ainsi dire, voyager tout seuls, les monuments et les rites funéraires me paraissent trop étroitement associés aux ethnies pour qu'on puisse imaginer que la construction de dolmens ou le creusement d'hypogées aient pu passer le détroit de Sicile et se répandre dans l'Est du Maghreb sans que des populations assez cohérentes les aient apportés avec elles.

Sans réduire la primauté fondamentale du groupe protoméditerranéen qui est continental, originaire de l'Est et qui connut des enrichissements successifs, on ne doit pas négliger pour autant ces apports proprement méditerranéens, plus récents, moins importants sur le plan anthropologique, mais plus riches sur le plan culturel.

C'est de l'interférence de ces deux éléments principaux auxquels s'ajoutèrent des apports secondaires venus d'Espagne et du Sahara que sont nées, au cours des siècles, la population et la civilisation rurale du Maghreb.

## **LES DONNÉES LINGUISTIQUES**

L'apport des études linguistiques ne peut être négligé dans un essai de définition des origines berbères dans la mesure où la langue est aujourd'hui le caractère le plus original et le plus discriminant des groupes berbères disséminés dans le quart nord-ouest du continent africain.

### *Une indispensable prudence*

Les idiomes berbères adoptent et "berbérisent" facilement nombre de vocables étrangers : on y trouve des mots latins, arabes (parfois très nombreux on compte jusqu'à 35 % d'emprunts lexicaux à l'arabe, en kabyle), français, espagnols... Il semble que le libyque était tout aussi perméable aux invasions lexicales, surtout en onomastique.

On doit par conséquent se montrer très prudent devant les rapprochements aussi nombreux qu'hasardeux proposés entre le berbère et différentes langues anciennes par des amateurs ou des érudits trop imprudents. D'après Bertholon le libyque aurait été un dialecte hellénique importé par les Thraces ; d'autres y voient des influences sumériennes ou touraniennes. Plus récemment l'archétype basque a été mis en valeur, avec des arguments à peine moins puérils. Les amateurs du début du siècle croyaient, en effet, pouvoir fonder leurs apparentements en constituant de longues listes de termes lexicaux parallélisés à ceux de la langue de comparaison. De tels rapprochements sont faciles, on peut ainsi noter de curieuses convergences de vocabulaire aussi bien avec les dialectes amérindiens qu'avec le finnois.

Ces dévergondages intellectuels expliquent l'attitude extrêmement prudente des berbérisants qui, inconsciemment sans doute, désireraient que soit reconnue l'originalité intrinsèque du berbère. Cette attitude va même jusqu'à douter parfois de la parenté entre le berbère et le libyque, ou, plus exactement, leur prudence est telle qu'ils voudraient être bien sûrs que la langue transcrite en caractères libyques fût une forme ancienne du berbère.

Cette attitude plus que prudente apparaît dans un texte célèbre d'A. Basset : *"En somme la notion courante du berbère, langue indigène et seule langue indigène jusqu'à une période préhistorique... repose essentiellement sur des arguments négatifs, le berbère ne nous ayant jamais été présenté comme introduit, la présence, la disparition d'une autre langue indigène ne nous ayant jamais été clairement attestées"* (La langue berbère. L'Afrique et l'Asie, 1956).

#### *Les inscriptions libyques*

Malgré leur nombre et un siècle de recherches, les inscriptions libyques demeurent en grande partie indéchiffrées. Comme le signalait récemment S. Chaker (1973), cette situation est d'autant plus paradoxale que les linguistes disposent de plusieurs atouts : des inscriptions bilingues puniques-libyques et latines-libyques, et la connaissance de la forme moderne de la langue ; car, si nous n'avons pas la preuve formelle de l'unité linguistique des anciennes populations du Nord de l'Afrique, toutes les données historiques, la toponymie, l'onomastique, le lexique, les témoignages des auteurs arabes confirment la parenté du libyque et du berbère. En reprenant l'argument négatif dénoncé par A. Basset, mais combien déterminant à mon avis, si le libyque n'est pas une forme ancienne du berbère on ne voit pas quand et comment le berbère se serait constitué.

Les raisons de l'échec relatif des études libyques s'expliquent, en définitive, assez facilement : les berbérisants, peu nombreux, soucieux de recenser les différents parlers berbères n'ont guère, jusqu'à présent, apporté une attention soutenue au libyque dont les inscriptions stéréotypées ne sont pas, à leurs yeux, d'un grand intérêt. En revanche, les amateurs ou les universitaires non berbérisants, qui s'intéressaient à ces textes en raison de leur valeur historique ou archéologique, n'étaient pas armés pour cette étude.

Enfin le système graphique du libyque, purement consonantique, se prête mal à une reconstitution intégrale de la langue qu'il est chargé de reproduire.

#### *L'apparement du berbère*

Cependant l'apparement du berbère avec d'autres langues, géographiquement voisines fut proposé très tôt ; on peut même dire dès le début des études. Dès 1838, Champollion, préfaçant le *Dictionnaire de la langue berbère* de Venture de Paradis, établissait une parenté entre cette langue et l'Égyptien ancien. D'autres, plus nombreux, la rapprochaient du sémitique. Il fallut attendre les progrès décisifs réalisés dans l'étude du Sémitique ancien pour que M. Cohen proposât, en 1924, l'intégration du berbère dans une grande famille dite Chamito-Sémitique qui comprend en outre l'Égyptien (et le Copte qui en est sa forme moderne), le Couchitique et le Sémitique. Chacun de ces groupes linguistiques a son originalité, mais ils présentent entre eux de telles parentés que les différents spécialistes finirent par se rallier à la thèse de M. Cohen.

Ces parallélismes ne sont pas de simples analogies lexicales ; ils affectent la structure même des langues comme le système verbal, la conjugaison et l'aspect trilitère des racines, bien qu'en berbère de nombreuses racines soient bilitères, mais cet aspect est du à une "usure" phonétique particulièrement forte en berbère et que reconnaissent tous les spécialistes. Ce sont ces phénomènes d'érosion phonétique qui, en rendant difficiles les comparaisons lexicales avec le Sémitique, ont longtemps retenu les Berbérisants dans une attitude "isolationniste" qui semble aujourd'hui dépassée.

Quoi qu'il en soit, la parenté constatée à l'intérieur du groupe Chamito-sémitique entre le berbère, l'égyptien et le sémitique, ne peut que confirmer les données anthropologiques qui militent, elles aussi, en faveur d'une très lointaine origine orientale des Berbères.

#### *Laboratoire d'anthropologie et de préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale*

---

**Lexique** (*rédaction Mondeberbere.com, d'après l'encyclopédie Hachette*)

- **Brachycéphale**. Dont le crâne arrondi est presque aussi large que long, en parlant d'une personne ou d'un animal. "Tête ronde".
- **Capsien** (de Capsa, nom antique de Gafsa). Se dit d'une culture préhistorique de l'Afrique du Nord, qui correspond à la fin du Paléolithique supérieur européen. Synonyme gétulien.
- **Dolichocéphale / dolicrâne**. Dont le crâne est allongé dans le sens antéropostérieur, en parlant de l'homme. "Tête longue".
- **Orthognate**. Voir Prognathe.
- **Prognathe**. Qui a une ou des mâchoire(s) proéminente(s) (par opp. à orthognate).

**Liens** (*rédaction Mondeberbere.com*)

- [Le site de Mechta el Arbi \(Logan Museum\)](#)
- [Prothèse dentaire préhistorique ostéo-implantée](#)